

Métamorphoses de la ville

De Romulus à Le Corbusier

Postface de Nicolas Bonnal

2^e édition mise à jour et augmentée 2020

<http://la-barque-d-or.centerblog.net/>
contact auteur : **labarquedor@gmail.com**

<http://la-barque-d-or.centerblog.net/>
contact auteur : labarquedor@gmail.com

Pierre Le Vigan

Métamorphoses de la ville

De Romulus à Le Corbusier

Postface de Nicolas Bonnal

2e édition mise à jour et augmentée 2021

<http://la-barque-d-or.centerblog.net/>
contact auteur : **labarquedor@gmail.com**

Du même auteur

Pierre Le Vigan

Inventaire de la modernité avant liquidation, préface d'Alain de Benoist, Avatar éditions, 2007.

Le front du cachalot. Carnets, préface de Michel Marmin, Dualpha, 2009.

La tyrannie de la transparence. Carnets II, préface d'Arnaud Guyot-Jeannin, L'Aencre-Dualpha, 2011.

Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne, préface de Thibault Isabel, Avatar éditions, 2011.

La banlieue contre la ville, La Barque d'Or, 2011.

Ecrire contre la modernité, précédé d'*Une étude sur la philosophie des Lumières*, La Barque d'Or, 2012.

Chronique des temps modernes, La Barque d'Or, 2014.

Soudain la postmodernité, préface de Christian Brosio, La Barque d'Or, 2015.

Métamorphoses de la ville, La Barque d'Or, 2017.

Face à l'addiction, La Barque d'Or, 2018.

Achever le nihilisme, préface de Rémi Soulié, Sigest, 2019.

Le grand empêchement. Comment le libéralisme entrave les peuples, préface de Bernard Bourdin, Perspectives Libres, 2019.

Avez-vous compris les philosophes ? I, Platon, Aristote, Descartes, Kant, Hegel, Nietzsche, Heidegger. Postlude : Empédocle, La Barque d'Or, 2019.

Avez-vous compris les philosophes ? II, Spinoza, Fichte, Schelling, Bergson, Sartre, Foucault, La Barque d'Or, 2019.

Avez-vous compris les philosophes ? III, Epicure, Lucrèce, Berkeley, Hume, Bruno, Lénine, Ortega. Sur Platon et les universaux. Sur Michel Maffesoli et les nominaux, La Barque d'Or, 2020

Avez-vous compris les philosophes ? IV, Hobbes, Locke, Leibniz, Dilthey, Rosset, La Barque d'Or, 2021.

Comprendre les philosophes, préface de Michel Maffesoli, Dualpha, septembre 2021.

Nietzsche et l'Europe, Perspectives Libres, 2021.

Eparpillé façon puzzle. La politique Macron contre le peuple et les libertés (entretien sur le libéralisme contre les peuples), Perspectives Libres, 2022.

*

En collaboration :

Arnaud Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de l'erreur libérale*, L'Age d'Homme, 1999 ; *Aux sources de la droite*, L'Age d'Homme, 2000.

Michel Marmin (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist I*, 2003.

Thibault Isabel (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist II*, 2014.

Collectif, *Face à la crise, une autre Europe ?*, Synthèse nationale, 2012.

Pierre-Yves Rougeyron (dir.), *Pourquoi combattre*, Perspectives libres, 2018.

Préfaces :

Patrick Brunot, *Arrêt sur lectures*, Dualpha, 2010.

Philippe Randa, *Sous haute surveillance politique*, Dualpha, 2011.

Georges Feltin-Tracol, *L'esprit européen entre mémoires locales et volonté continentale*, Hélioland, 2011.

Arnaud Guyot-Jeannin, *L'avant-garde de la tradition dans la culture*, Pierre-Guillaume de Roux, 2016

Aristide Leucate, *Dictionnaire du désastre français et européen*, Dualpha, 2018.

Jean-Marie Legrand

Georges Charbonneau (en collaboration avec), *Dépressions et para-dépressions*, SB org, 2003.

Bernard Granger et Georges Charbonneau (dir.), *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001.

Jeanine Chamond (dir.), *Les directions de sens*, Le Cercle herméneutique, 2004.

SOMMAIRE

Avant-propos : Oser la décroissance et la démondialisation des villes	11
Chapitre 1 : Les villes antiques	21
Chapitre 2 : La ville médiévale européenne	31
Chapitre 3 : Renaissance et âge classique	39
Chapitre 4 : La Grande Transformation. Phase I. Haussmann	44
Chapitre 5 : La Grande Transformation. Phase II. La modernité radicale	50
Chapitre 6 : La banlieue. Naissance et l'essor	65
Chapitre 7 : Les banlieues. Des années vingt à l'illimitation urbaine	79
Chapitre 8 : Les grands ensembles I. Des formes urbaines nouvelles	103
Chapitre 9 : Les projets de Grand Paris	119
Chapitre 10 : Les images de la ville	127
Chapitre 11 : Les grands ensembles II. Un contenu politique	148
Chapitre 12 : Des banlieues ghettos ?	155
Chapitre 13 : Refaire lien entre l'homme et la ville	180
Chapitre 14 : Entretiens	186
Entretien I. Où va la ville ?	
Entretien II. Transformer la banlieue en ville	
Entretien III. Un point de vue sur la B.N.F	
Entretien IV. De Romulus à Le Corbusier	
Annexes	228
Chronologie de l'histoire des banlieues-	
Repères en architecture	
Glossaire	
Bibliographie	
Postface de Nicolas Bonnal	259

En mémoire de Robert Joly,
architecte, urbaniste, historien de la ville (1928-2012)

A Christian Brosio

Avant-propos

Oser la décroissance et la
démondialisation des villes.
Démétropoliser¹. Densifier l'existant plutôt qu'étaler la ville.
Mais d'abord, comprendre où nous en sommes,
et comment nous en sommes arrivés là.

« As-tu remarqué en marchant dans la rue que la plupart des immeubles sont muets, tandis que certains parlent, et alors que d'autres chantent... »

Paul Valéry, *Eupalinos*

La part des habitants de la terre vivant en ville n'a cessé de croître depuis 1950. Plus d'un humain sur deux vit désormais en ville tandis que 90% de la croissance urbaine se fait dans des villes déjà hypertrophiées et à la salubrité très insuffisante. La moitié seulement des besoins en eau potable est satisfaite dans les villes du « tiers-monde » (les pays dits « en développement »). Démasure à l'échelle de la terre, démesure à l'échelle des nations. « Villes hypertrophiées, nature défigurée, homme désorienté », annonçait l'Unesco en 1992². Le constat n'est pas neuf mais n'a cessé de s'aggraver. En 1934, Wladimir d'Ormesson notait, à propos de Paris : « L'agglomération parisienne absorbe à elle seule entre le sixième et le septième de la population française. On mesure mal le trouble et les dangers qu'une telle hypertrophie risque d'introduire dans la vie de la nation. »³ Gigantisme et perte de la dimension sacrale et de l'aura de la ville capitale vont ensemble. « Avec sa lourde interminable enceinte de boue et de béton, assiégé par une médiocratie torpide, Paris, découronné de sa royauté spirituelle et première victime d'une étatisation hallucinante et quantitative, n'est plus qu'un gros village à demi-mort », écrivait Henri Montaignu⁴. Le point de vue est iconoclaste car la mention de « village » est généralement perçue comme positive, évoquant des liens entre les gens, mais, ce que nous dit ici Montaignu, c'est qu'il s'agit de la disparition de toute grandeur.

¹ Réduire ou stopper l'accroissement de taille des grandes villes déjà embolisées, saturées, dites métropoles.

² Colloque de Rio de Janeiro, 25-27 mai 1992.

³ *Qu'est-ce qu'un Français*, Spes, 1934.

⁴ *Le Prince d'Aquitaine*, éditions des 4, 1980.

Dans *La ville au loin*¹, Jean-Luc Nancy s'interroge : « La ville n'a pas toujours été, elle ne sera pas toujours, elle n'est peut-être déjà plus. » De fait, la ville a connu beaucoup de transformations, de la villa romaine aux villages médiévaux. On peut toutefois se demander si elle n'est pas en train d'être dépassée par sa propre dynamique, de sortir d'elle-même. La ville, qui fut le nom de la réalité urbaine comme construction historique, deviendrait alors quelque chose d'inédit : non plus une « ville » au sens où nous l'entendons, avec son centre et son histoire, mais un espace humanisé, certes, mais post-urbain, deterritorialisé, an-historique. On assisterait à une sortie de la ville à l'extérieur par la conurbation comme hyper-étalement post-urbain, et à l'intérieur par les bidonvilles comme implosion du construit sur lui-même². Déjà, on peut constater que les bidonvilles constituent la majorité de l'espace urbain des pays dits « en voie de développement ». C'est ce que Jean-Claude Michéa et Alain de Benoist ont appelé « la destruction des villes en temps de paix ».

Que l'on parle d'une figure nouvelle de l'urbain ou d'une réalité déjà post-urbaine, l'important est de voir l'ampleur des mutations. Christian de Portzamparc définit trois stades dans l'évolution des villes. Il appelle ville de type I une structure urbaine construite sur le même mode, des cités grecques à Haussmann, une ville comme concentré d'interactions sociales et de pouvoir, avec une forte conscience d'elle-même. Ensuite, la deuxième ville, ou encore ville de type II, est celle de l'urbanisme moderniste, dont l'emblème est Le Corbusier, avec des immeubles implantés indépendamment du site, des « objets célibataires ». C'est la ville des grands ensembles. La ville moderne (de type II) s'oppose ici clairement à la ville traditionnelle (type I), même si les axes linéaires d'Haussmann annoncent clairement la modernité. Enfin, il y aurait selon Portzamparc une troisième ville, ou ville de type III, et ce serait la nôtre, celle qui s'invente sans modèle. Refaire maintenant de la ville traditionnelle tendrait à relever du pastiche, tandis que la croyance dans les vertus du modernisme n'existe plus. D'où l'indétermination de la ville de type III qui est la nôtre.

*

¹ Mille et une nuits, 1999, et rééd. La Phocide, 2011.

² Mike Davis, *Le Pire des mondes possibles : de l'explosion urbaine au bidonville global*, La Découverte, 2006.

Un des aspects essentiels des mutations est que la ville ne regroupe plus dans les mêmes quartiers des fonctions diverses, à la fois de production et de consommation. Dans le schéma ancien, les travailleurs, les consommateurs et les patrons se partageaient un même espace, d'où la vivacité des luttes de classes. Au contraire, la ville de type II, celle des grands ensembles, a préparé la situation actuelle. Désormais, et singulièrement en Europe, les usines sont éloignées des villes voire même bien souvent délocalisées dans d'autres pays. Les quartiers de consommation constituent l'essentiel du tissu urbain, loin de toute activité de production, même artisanale, jugée trop polluante, trop bruyante, ou pas assez « fun » et « cool ». Les centres-villes sont devenus un conservatoire muséographique. Auguste Chevallier avait appelé de ses vœux cette évolution : « Paris n'a pas besoin de posséder en son sein tant de manufactures, tant de grandes usines. La destination de notre capitale, c'est d'être une ville de luxe et de plaisir ; le but vers lequel elle doit tendre, c'est d'attirer de plus en plus les étrangers, et, avec eux, le commerce et la consommation »¹. C'est en partie cette vision qui a triomphé et qui a amené à chasser les emplois ouvriers et les couches populaires de Paris – et des grandes villes en général.

Dans la ville traditionnelle et, encore, dans celle du modernisme, les forces sociales s'affrontaient en son sein et, notamment, en ses lieux les plus symboliques. Tout cela a changé. Désormais, le centre des agglomérations est internationalisé et aseptisé. La ville est aussi devenue profondément excluante pour la vie politique. La privatisation de nombreux espaces en est le signe, qu'il s'agisse d'une exclusion physique ou d'une exclusion par l'argent. Aux exclus (sans abris, personnes clochardisées...) s'ajoutent ceux qui, de jour en jour, sont expulsés de manière plus ou moins directe : classes moyennes refoulées par la hausse des loyers dans les centres-villes, classes populaires chassées par la ghettoïsation de leur quartier et obligées d'aller s'installer de plus en plus loin, en périphérie². Mais ce sont aussi, sur la planète entière, les villageois arrachés de leur village pour cause de prospection pétrolière ou gazière, ou à cause de guerres bien

¹ *Du déplacement de la population, de ses causes, de ses effets, des mesures à prendre pour y mettre un terme*, 1850, cité par Anne Clerval, *Paris sans le peuple*, La Découverte, 2013, p. 13. L'auteur se réfère à une volonté émancipatrice théorisée par Henri Lefebvre, pour qui le droit à la ville n'était pas seulement celui d'« aller en ville », d'accéder à la ville, mais le droit de décider de la production de la ville et de sa forme sociale et physique.

² Christophe Guilluy, *Fractures françaises*, Flammarion, 2013.

souvent instrumentalisées par les grandes puissances afin de déstabiliser le pays. « L'expulsé est le produit des transformations actuelles du capitalisme, entré dans des logiques d'extraction et de destruction, son corollaire », écrit Saskia Sassen¹. Ce phénomène a aussi amené en France la délocalisation forcée des classes populaires.

« Les classes populaires ont, en effet, été doublement expulsées de leur habitat traditionnel, qu'il s'agisse des centres-villes du fait d'une "gentrification" qui a rapidement transformé les paysages urbains au bénéfice des classes aisées et des "bobos", ou des banlieues, que l'arrivée massive des populations immigrées les a poussées à quitter pour s'installer dans les "périphéries", ce qui les condamne le plus souvent à une exclusion culturelle de fait », remarque Alain de Benoist². « Depuis la fin du XIX^e siècle, l'évolution de l'urbanisme a étroitement suivi celle du capitalisme (le capital a besoin de s'urbaniser pour mieux se reproduire, rappelait Henri Lefebvre). On est passé successivement du modèle de la ville-atelier, caractéristique de l'ère industrielle, qui existe avant tout comme concentration d'ateliers de production, à la "ville keynésienne", orientée vers la demande, c'est-à-dire fondamentalement dédiée à la consommation, et qui va de pair avec l'exode rural : les centres-villes se tertiarisent, l'État investit massivement dans le transport et les logements, le dynamisme urbain se traduit par l'extension des banlieues et l'accession à la propriété privée immobilière. Enfin, nous en sommes arrivés à la "ville néolibérale" actuelle, orientée vers l'offre, qui s'étend à la proche périphérie ("péri-urbanisation"), favorise la circulation et la mobilité, cherche à attirer des entreprises, met l'accent sur les infrastructures favorisant l'innovation, privilégie l'industrie du divertissement, la création de "styles de vie", etc »³. L'évolution peut se résumer ainsi : ville de la production (ce qui n'exclut pas la consommation comme en témoignent les grands magasins du Second Empire), puis ville essentiellement tournée vers la consommation, et enfin (sans exclure la consommation), ville des communautés définies par leur style de vie et leur culture interne.

En 1938, Louis Wirth pouvait écrire : « Le début de ce qui est spécifiquement moderne dans notre civilisation trouve son meilleur

¹ Entretien in *Le Monde*, 25 avril 2014.

² Entretien in *BVoltaire*, « Evoquer la mixité sociale pour ne pas parler de mixité ethnique », 21 mars 2016.

³ Alain de Benoist, id.

indice dans le développement des grandes villes. (...) Le trait distinctif du mode de vie de l'homme moderne est sa concentration en de gigantesques rassemblements autour desquels se groupent des centres de moindre importance et d'où rayonnent les idées et les pratiques qu'on appelle "civilisation" »¹. Nous n'en sommes plus là. La ville de type III, ou encore la ville post-moderne, se caractérise par la *disparition de cette notion de centre civilisateur*. C'est tout au contraire le chaos, l'éclatement des styles, des genres, des modes de vie, des valeurs qui prédominent. L'homme ne peut plus s'identifier à des lieux, ancrer son regard dans des sites. Il est entraîné dans la fragmentation de l'espace, tout autant que dans la dislocation du temps post-moderne. Il est ballotté à la surface de la « modernité liquide » (Zygmunt Bauman). La ville civilisait. C'est peut-être devenu le contraire, et c'est un aspect du grand « renversement du monde »², comme écrit Hervé Juvin.

La ville morcelée

Nous sommes passés de la ville divisée par une conflictualité de classes³ à la ville éparpillée et morcelée entre différents usages sans lien fédérateur. « Il serait temps d'admettre sans états d'âme la disparition de la ville occidentale et de s'interroger sur ce qui, déjà, la remplace, la non-ville qui semble devenue le destin des sociétés industrielles avancées et que j'appellerai l'urbain », écrivait Françoise Choay⁴. Un constat qu'il faut sans doute radicaliser, car les sociétés dites « avancées » sont de moins en moins industrielles. Consommatrices, mais post-productrices, et d'autant plus déréalisées. C'est d'ailleurs dès 1970 que Françoise Choay identifiait notre entrée dans un monde où « l'*urbs* se désagrège », un monde ainsi post-urbain⁵. Nous sommes sans doute à ce tournant que Pierre Thuillier appelait la *grande implosion*⁶ : les croyances au progrès purement matériel ont amené à l'idée qu'il n'était plus utile de transmettre des valeurs. Nous avons vécu, note Jean-Claude Michéa, dans « la folle espérance d'une société devenue capable, grâce à la science et ses

¹ « L'urbanisme comme mode de vie » in T. Paquot et M. Roncayolo, *Villes et civilisation urbaine XVIIIe-XXe siècle*, Larousse, 1992.

² *Le renversement du monde*, Gallimard, 2010.

³ Annie Fourcaut dir., *La ville divisée*, Créaphis, 2008.

⁴ *La ville. Art et architecture*, éd. Centre Georges Pompidou, 1994.

⁵ « L'histoire et la méthode en urbanisme », *Annales ESC*, 4, 1970.

⁶ Fayard, 1995.

applications technologiques, de se passer définitivement de toute référence à des valeurs symboliques communes.»¹ De là le développement de violences urbaines dont l'objet est le pillage et le ressort des liens claniques ou communautaires (émeutes de Grenoble en juillet 2010, de Londres et Birmingham en août 2011, etc). Une sécession urbaine ou un séparatisme urbain.

Il y a plus d'un quart de siècle, le maire de Philadelphie fit le constat suivant à la suite d'émeutes : « Désormais, les frontières de l'Etat passent à l'intérieur des villes ». Ou, plus précisément, la frontière passe entre la ville – ce qui reste de la ville – et la banlieue, la nouvelle forme de la ville, tentaculaire, immense, et parfois ensauvagée. De fait, la ville de type III, la ville sans modèle, produit des individus à la socialité nouvelle, protégée par différentes coquilles, médiatisée par différents réseaux, le plus souvent immatériels, de nouveaux « cadres d'expérience » (Erving Goffman) qui, bien souvent, atrophient cette expérience par la réduction au virtuel ou à l'image. On a pu parler à ce sujet d'une « banlieuisation de l'âme » (James Graham Ballard). Un exil de l'âme. D'où une forme de schizophrénie entre l'intérieur, le soi, et l'extérieur, l'exposition de soi, alors que l'un doit, normalement, se nourrir de l'autre. D'où une nouvelle formulation de la question de la ville. « Notre problème urbain est de savoir comment rendre à l'extérieur sa réalité de dimension de l'expérience humaine », écrit Richard Sennett. Et encore : « L'exigence la plus urgente aujourd'hui est que les gens apprennent à se concentrer plutôt que de "surfer" sur la réalité sociale. »²

Traditionnellement, la ville est « un objet spatial occupant un site », écrivait Henri Lefebvre. Mais nous avons vu que la ville n'est plus ce qu'elle était. Hier, réservoir de souvenirs, labyrinthe familier, elle est aujourd'hui travaillée par des forces souvent anonymes, et en tout cas incontrôlées : promoteurs, aménageurs, designers, financiers. Jamais on ne s'est autant préoccupé de l'« image » de la ville. Mais jamais celle-ci n'a été aussi brouillée. Les urbanistes modernes veulent faire le deuil du passé, les post-modernes font le deuil du présent. Tous font le deuil de l'avenir. C'est le triomphe du présentisme. Arraisonnée par la technique, la ville a perdu son épaisseur temporelle, sa capacité à superposer les traces des temps historiques.

¹ *Le Point*, 6 septembre 2007. Cf. aussi, pour un constat plus global, Jean-Claude Michéa, « La destruction des villes en temps de paix », *Revue du MAUSS*, 14, 1999.

² Voir Richard Sennett, *Ce que sait la main*, Albin Michel, 2010.

La nostalgie remplace le sentiment d'appartenance. « La ville d'aujourd'hui se donne la ville d'hier en spectacle », remarque Jean-Luc Nancy¹. Cela concerne aussi bien les villes que les nations. « La France est un hôtel, pas plus »², constatait (sans déploration) Michel Houellebecq. Mais alors, c'est un pays qui disparaît et le lien social qui va avec³. Nous sommes ainsi retournés à une situation antérieure à la parenthèse de l'Etat-nation, achevée en France depuis guère plus d'un siècle, en crise depuis déjà trente ans. Retournés ? Pas pour le meilleur, car les liens locaux qui précédaient l'Etat-nation n'existent plus guère. Pas plus que les années trente, les Trente Glorieuses (dont le bilan inclut aussi la France défigurée) ne reviendront.

C'est désormais en ville que se joue la cohésion sociale. S'il a toujours été difficile de penser l'essence générale de la ville, comme le remarque Jacques Derrida, c'est que la ville est mémoire et promesse, elle n'est ainsi jamais pleinement re-présentable. La ville est trop présente pour être représentée, elle est trop loin et trop proche à la fois.

Une ville dilatée et flottante

Dilatée dans l'espace, la ville flotte à la surface des temps modernes. L'idéologie de la table rase, le mépris pour l'architecture vernaculaire au profit de modèles rationalistes universels (tel celui de Le Corbusier), le développement industriel effréné – le productivisme – ont amené la constitution d'immenses banlieues. Elles sont constituées d'un habitat de masse, identique pour tous, de quartiers de masse dupliqués dans les périphéries de Nice comme de Lille, de zones standardisés : un centre commercial, un quartier des écoles, etc. Des quartiers neufs et sans histoire longue. (Par contre, loin d'être « sans histoires » au sens de quartiers tranquilles, ces quartiers connaissent la drogue, les trafics, les vols, les agressions, etc). Ces nouveaux « quartiers » (on ajoute parfois « sensibles » mais il vaudrait mieux parler de « quartiers susceptibles », puisqu'ils ne supportent pas les contrariétés comme l'arrestation parfois mouvementée de leurs délinquants) sont des ensembles immenses et souvent peu vivables. « La non-ville et l'anti-ville vont conquérir la ville, la pénétrer, la faire éclater, et de ce fait, l'étendre démesurément, aboutir à l'urbanisation

¹ *La ville au loin*, op. cit.

² M. Houellebecq, *La Voix du Nord*, 14 novembre 2010.

³ Lire Umberto Eco, *Chroniques d'une société liquide*, Grasset, 2017.

de la société, au tissu urbain recouvrant les restes de la ville antérieure à l'industrie », écrivait Henri Lefebvre¹.

Résumons. Le déracinement est devenu la règle. C'est la banlieue qui est devenue la norme de la ville : séparation des activités, désymbolisation, mécanisation des parcours. L'intimité de l'habitat a été violée : le monde marchand veut la transparence. C'est l'exil de chacun en ville. Les villes se sont étendues jusqu'à perdre leurs spécificités et leur caractère d'opposition à la campagne. La polarité ville-campagne s'est affadie. Le Corbusier a voulu imposer un modèle normativiste et puritain que Michel Ragon appelait « désurbanisme ». Ragon considérait que c'était le contraire de l'art de la ville. En d'autres termes, le tout urbain, l'urbanisation partout dissout la ville et amène à la ville nulle part. Et cela en un double sens : la ville n'a plus de lieu, on ne sait où elle commence et où elle s'arrête, et, en un second sens, on ne trouve plus nulle part de vraies villes car on ne trouve plus de ville complète, rassemblée sur elle-même et en elle-même, on ne trouve plus que des moignons de ville, des morceaux de ville : le quartier des affaires, le quartier des musées, le ghetto des immigrés, celui des « bobos » (bourgeois-bohèmes), etc.

*

La fin des villes est-elle une fatalité ? La ville va-t-elle être tuée par la banlieue ? Et si la réduction de la ville à la banlieue provenait d'une conception uniforme – et uniformisante – de l'homme ? Et si la crise de la ville était due à l'emprise trop grande du calcul économique ? Ne faut-il pas partir de la banlieue, là où l'urbanité est le plus en péril, pour refaire de la ville ? Faire de la ville là où il n'y a que de la banlieue ? Replier la ville sur elle-même à partir de ses bords ? Oser la décroissance des villes ? Elle est indissociable de la démondialisation. L'une n'est pas possible sans l'autre. Le moins gigantesque sera le plus local. Le moins uniformisé sera le plus enraciné. « Là où croît le danger croît aussi ce qui sauve », écrivait Hölderlin. Mais cette croissance nécessite un effort. Une mise en perspective historique ouvre des pistes de réflexions. Elle montre que l'histoire de la ville n'est pas écrite d'avance. La ville est projection au sol des rapports sociaux – une « projection de la société sur le terrain », indiquait Henri Lefebvre – ainsi qu'un terrain de lutte et de transformation pour ces rapports. Entre grands ensembles et pavillons,

¹ *La révolution urbaine*, Idées-Gallimard, 1970.

d'autres voies sont possibles, d'autres voies ont été explorées, et certaines sont viables et compatibles avec les rythmes humains, avec les besoins humains, avec ce qu'est l'homme. Ces solutions sont les cités-jardins, les immeubles-villas, les éco-quartiers.

Un autre modèle est possible pour la ville

La désocialisation de la banlieue, la désertion civique qui tend à la caractériser, les fractures urbaines qui aggravent les fractures sociales ne sont pas fatales. Le choix n'est pas limité entre la relégation et le tout-répression. Celle-ci est nécessaire (il faut bien sûr en finir avec la « culture de l'excuse » sans oublier pour autant que l'immigration de masse elle-même est une pathologie sociale). Mais la répression efficace ne va pas sans *éducation et rééducation*. Le choix n'est pas non plus entre « mettre les villes à la campagne », vieille utopie, et poursuivre une « banlieuisation »¹ sans fin de nos espaces. Un autre chemin est possible : il passe par la réurbanisation, la réappropriation des lieux par les habitants et la densification des villes (c'est-à-dire aussi bien le contraire des tours que le contraire du tout-pavillonnaire) afin de réduire leur étalement. Cet autre chemin implique la démocratisation du beau. Le beau pour tous est une idée neuve. Mais ce projet ne va pas sans une éducation au beau. La neutralité axiologique « libérale »², là aussi, est incompatible avec le civisme. Si les idées de la modernité ont mené la ville là où on sait, d'autres idées peuvent la mener ailleurs. Il y a, dans le domaine de la ville comme dans d'autres domaines, une révolution culturelle nécessaire, une révolution qui inclut une dimension politique, mais ne s'y résume pas, ou bien, si on préfère, qui est politique au sens le plus large, le plus englobant du terme. Il s'agit de redonner toute sa place à la création, donc à la liberté, à l'œuvre, c'est-à-dire à la production libre par opposition à la production contrainte, à la valeur d'usage par rapport à la valeur d'échange. « Ce qui ne peut se mener à bien sans une sévère critique de l'idéologie productiviste, du rationalisme économique et de l'économisme [...] », écrivait Henri Lefebvre³.

La notion même de vie quotidienne fige une aliénation. Elle implique qu'il y a une vie qui ne l'est pas (quotidienne) : les vacances, les voyages, etc. La vie quotidienne, c'est en bonne part la vie

¹ La notion de « banlieuisation » a été introduite par Maurice Bardet, *La fin du paysage*, Anthropos, 1972.

² « L'Etat libéral est le scepticisme devenu institution », écrit Pierre Manent.

³ Henri Lefebvre, *La vie quotidienne dans le monde moderne* », Idées-Gallimard, 1968.

contrainte, la vie aliénée, c'est la vie soumise à l'impératif de production, des transports pour aller sur le lieu de la production (même si cette production est de plus en plus immatérielle). La vie quotidienne est le *résidu* des déterminations particulières : recherche d'un emploi, déplacement vers l'emploi, contraintes de la consommation, joignabilité, etc. Elle est aussi le *produit* d'ensemble de la société en tant qu'elle articule ces déterminations particulières. C'est pourquoi changer la vie (vieux slogan que l'on peut vouloir interpréter positivement au sens de retrouver une plus grande authenticité), c'est avant tout changer la vie quotidienne, et c'est donc aussi changer la ville, non pas pour aller vers une table rase et des villes entièrement nouvelles comme le souhaitaient nombre de corbusiéristes, mais pour l'améliorer à l'échelle de l'homme et d'une génération.

C'est une voie qui rejette la révolution de la table rase tout comme l'inertie et le laisser-faire libéral. C'est la voie des réformes révolutionnaires. Demain, la ville sera-t-elle engloutie par la banlieue ? Ou bien, demain, la ville retrouvera-t-elle son propre, son urbanité ? Permettra-t-elle à l'homme de vivre en même temps la contemplation, la *poiesis*, la *praxis*¹, c'est-à-dire voir le monde, produire des œuvres, avoir une vie sociale et politique ? L'avenir est toujours ouvert, il dure longtemps, et il est façonné par les hommes.

> Ce livre reprend, après les avoir remaniés et développés, une partie des textes parus dans *La banlieue contre la ville*, La Barque d'Or, 2011.

¹ La *praxis* est la façon de faire (avec vertu et sérieux par exemple), la *poiesis* est ce que l'on fait : notre production ou notre création.

Chapitre 1 : **Les villes antiques**

La ville est « une alvéole de temps comprimé », écrit Gaston Bachelard. Autrement dit, la ville résume l'histoire. Elle résume ses permanences, elle résume ses crises et ses métamorphoses. Elle est le propre de l'homme. Alors que l'abeille construit sa ruche par instinct, l'homme construit la ville en fonction d'une idée déjà-là. En ce sens, l'homme ne vit pas seulement dans une réalité plus vaste que celle de l'animal, il vit dans une autre dimension de la réalité, artefactuelle, fabriquée. « Une ville n'est pas un point dans l'espace, elle est un drame dans le temps », écrit de son côté Patrick Geddes¹. A l'origine lieu du sacré et du politique, la ville a été progressivement arraisonnée par l'économie. La raison calculante a prétendu mettre fin au « désordre urbain ». Elle a prétendu mettre la ville sur le chemin d'un développement enfin harmonieux, c'est à dire organisé et prévisible. Michel Ragon nomme cela « la mise en circulation de la raison dans la rue ». La ville perd alors son unité.

L'éclatement de ses styles architecturaux, une ségrégation spatiale sans précédent, la perte d'intensité politique de l'espace urbain se conjuguent pour ramener la ville à une juxtaposition d'oeuvres d'art. Ce mouvement s'accroît avec les Lumières et la Révolution française. Il prend une ampleur considérable avec la révolution industrielle. « (...) les rues encaissées entre les murs des fabriques et la fumée des usines dressent le décor fantomatique de la ville », note Edmund Burke². Les faubourgs deviennent des banlieues. L'architecture (l'art de construire les bâtiments de telle ou telle façon) et l'urbanisme (l'activité qui définit l'ordonnancement spatial des établissements humains) se retournent alors contre la ville. Le point culminant de ce processus a été l'ultra-rationalisme du mouvement « moderne ». Les faubourgs nourrissaient la ville et l'ouvraient sur les campagnes, les banlieues, désormais, encerclent la ville et l'étouffent. « L'origine, c'est le but », disait le médecin grec Alcméon. En d'autres termes, pour comprendre ce que peut être demain, il nous faut comprendre ce qui s'est passé hier.

¹ On sait que Patrick Geddes était influencé notamment par Frédéric Le Play.

² *Réflexions sur la Révolution en France*, 1790.

La ville, « terre native des corps politique »

Le propre de la ville est de permettre l'intensification des relations et le regroupement des centres de décision. La ville, note Edouard Berth, est « éminemment un lieu d'échange ; c'est le marché et c'est la foire ; c'est aussi le lieu du Gouvernement, de la Cour ou du Parlement ; la ville c'est la démocratie et l'Etat (...) Et c'est enfin le lieu où s'élaborent les idéologies, les idées abstraites ; c'est la patrie des intellectuels, le domicile d'élection de l'Intelligence ; en un mot, la ville, c'est tout à la fois l'échange, le concept et l'Etat ; elle est le lieu de concentration des marchands, des intellectuels et des politiciens. »¹

La ville, c'est « un système de communication destiné à maximiser l'interaction sociale », notait Paul Claval². Il faut que les hommes vivent « assez près les uns des autres pour qu'il y ait la condition de l'action politique et de la puissance politique », souligne Hannah Arendt³.

De fait, tous les peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire ont construit des villes. « L'histoire de la ville est l'histoire de la civilisation », remarque Aldo Rossi⁴. Spengler notait : « ...toutes les grandes cultures sont des cultures citadines (...). L'histoire universelle est l'histoire des cités »⁵. Les villes, ajoutait-il, sont les lieux « où se concentre le cours de l'histoire ». Les villes sont donc le lieu du politique. Héraclite d'Ephèse soulignait que les villes ne se caractérisent pas seulement par leurs murs, mais que leurs véritables murs sont les lois qui les régissent, les lois de la cité. Par la fondation des villes, les peuples s'affirment comme tels. Hannah Arendt relevait que « la fondation des villes est (...) la condition matérielle de la puissance »⁶. La ville est par excellence le lieu de la socialité. Thomas d'Aquin célébrait l'importance de la « vie commune » dans la fondation des villes.

De son côté, Jean-Paul Dollé écrit : « (...) il faut toujours avoir à l'esprit la définition aristotélicienne de l'être humain. L'homme est un animal qui pense politiquement. (...) Animal qui pense politiquement cela veut dire que l'homme – ce corps-animal qui ne peut vivre qu'en

¹ E. Berth, *Les méfaits des intellectuels*, 1914, rééd. Krisis, 2007.

² P. Claval, *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Litec, 1982.

³ *Condition de l'homme moderne*, 1958, Calmann-Lévy, 1983.

⁴ *L'architecture de la ville*, Infolio, 2001.

⁵ O. Spengler, *Le déclin de l'Occident*, Gallimard, 1948.

⁶ H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983.

se pensant comme corps, pense pour autant qu'au moins deux corps existent, que l'autre existe. (...) L'homme est un animal qui pense politiquement, cela veut dire que l'homme vit avec d'autres corps toujours déjà là qui pensent politiquement. » En d'autres termes, il n'y a pas de pensée politique sans rencontre de l'autre. Il n'y a pas de lien social sans production de normes politiques. Jean-Paul Dollé poursuit : « Quel est le lieu le plus adéquat à ces animaux-corps pensant politiquement et toujours déjà là ? Celui où ils vivent et habitent (satisfaisant à leurs besoins de survie) regroupés. C'est l'habitat regroupé qui correspond à leur nature de corps pensant politiquement. La cité est donc la terre native des corps politiques. Ce n'est point effet subjectif, mais effet de structure. L'homme est l'animal nativement politique, nativement citadin »¹. La fondation des villes est un acte arbitral, c'est-à-dire une décision arbitraire et non pour autant hasardeuse de l'homme ; elle introduit ce qu'Alain Cambier appelle justement « une disjonction entre l'espace et le *topos* »².

Dans les villes se déterminent, se négocient et s'agencent les formes de la liberté. Michelet écrit, à propos de la France du début du XII^e siècle : « C'était surtout dans les bourgs populaires qui s'étaient formés au pied des châteaux que fermentaient les idées d'affranchissement (...). C'était donc par les villes que devait commencer la liberté, par les villes du centre de la France qu'elles s'appelaient villes privilégiées ou communes, qu'elles eussent obtenu ou arraché leurs franchises... »³. La ville est naturellement un lieu de droit. Ce qui ne veut pas dire seulement un espace des relations fondées sur le contrat. En effet, la ville ne s'oppose pas à la communauté « chaude » ; elle l'inclut. Il y a, en ville aussi, des groupes fusionnels. Mais la ville est nécessairement lieu de droit, dans la mesure où « la connaissance personnelle et spécifique (y) fait défaut »⁴. Pourtant, de ce que la ville soit le sanctuaire de la valeur d'échange, on ne peut conclure, comme le font Pierre Ansay et René Schoonbrodt, qu'elle « jette ainsi les bases d'une réelle démocratie économique »⁵. C'est aller trop vite.

Mais il est vrai que la ville est le lieu de l'équivalence généralisée. Pour cela, elle est aussi le lieu des destructions et des reconstructions. Son étude se fait donc nécessairement à partir de

¹ « Formes de ville, formes de l'âme », *Lumières de la ville*, n°6, novembre 1992.

² *Qu'est-ce qu'une ville ?*, Vrin, 2008.

³ *Histoire de France*, tome IV, 1840.

⁴ Max Weber, *La ville*, Aubier-Montaigne, 1982.

⁵ *Penser la ville*, AAM, Bruxelles, 1989, p. 41.

traces qui font sens, et transforment l'espace en lieu. « Tel espace est devenu lieu, écrivent Pierre Ansay et René Schoonbrodt, parce qu'il recueillait en son périmètre l'avènement de l'événement ». En tant que lieu de la trace des événements, la ville est un phénomène inter-générationnel. Platon écrit : « Attentifs à garder le juste milieu entre le faste et la pauvreté servile, ils se faisaient bâtir des maisons décentes, où ils vieillissaient, eux et les enfants de leurs enfants, et qu'ils transmettaient toujours les mêmes à d'autres pareils à eux. » (*Critias*). La ville représente des flux de dons, et ce sont d'abord des dons entre générations. D'où la fragilité de la ville. Aussi, tout aménagement est-il avant tout ménagement : des rapports entre générations, entre milieux sociaux, entre résidents et non-résidents, etc. Les échecs de l'aménagement sont des violences faites à l'homme tout autant que des échecs du politique.

En nécessitant la mobilisation d'une main d'oeuvre nombreuse, en s'appuyant sur des techniques variées, en étant un champ d'expérimentation pour les artistes comme pour les politiques (qui sont parfois les mêmes), la construction des villes a été, dès l'origine, profondément dépendante de l'état des techniques et des rapports sociaux. Au point que certaines analyses ont vu dans les villes essentiellement des superstructures des forces productives. L'hypothèse est toutefois réductrice.

La conception des villes est le fruit d'un regard spécifique de la communauté sur elle-même : elle est une cristallisation des rapports entretenus par les hommes entre eux. Si la ville est conditionnée par des moyens techniques – qui, généralement, permettent des morphologies multiples – elle témoigne surtout, notamment au travers de la représentation de la place des dieux et du politique, de la diversité des rapports des hommes au monde. La ville est une parole. Elle dit la diversité du monde.

Edifier la ville : un art de stratégie

Les idéologies et les religions ne déterminent pas seulement une façon de voir le monde, mais aussi une façon de l'organiser. La religion – pas plus que la philosophie – n'a jamais été uniquement l'art d'interpréter le monde, mais aussi l'art de le transformer. En conséquence, les conceptions qui ont présidé à la naissance de chaque cité influent sur le futur et ne sont pas le simple socle passif de mouvements historiques. Et quand bien même les techniques à disposition ont-elles, à l'évidence, des incidences sur les formes

urbaines, ce n'est jamais que la place que les hommes s'attribuent dans le monde qui détermine leur intérêt pour la technique, et la nature des techniques qu'ils développent. La technique est toujours un choix, et le choix des techniques un choix politique. Même et surtout quand la technique se prétend neutre, cela veut dire qu'il y a un choix politique de faire triompher des acteurs qui se disent non politiques, qui sont ceux de l'économie, en d'autres termes, de faire triompher le pouvoir de l'argent. L'originalité respective des civilisations réside ainsi non dans leurs réponses techniques, mais dans le choix des problèmes qu'elles décident de se poser.

Les conceptions en matière d'art de bâtir les villes sont tout autre chose que la succession de recettes techniques. L'historien de l'urbanisme Gaston Bardet disait : « L'urbanisme doit être un art de stratégie et non de maçon ». L'urbanisme, mot récent créé en 1867 par l'architecte espagnol Ildefonso Cerda, excède en effet l'art de concevoir et de construire des bâtiments. L'urbanisme commence quand ceux-ci se déploient dans l'espace. C'est l'art de bâtir et d'aménager les villes. Cet art de bâtir doit répondre à des qualités d'utilisation. Il mobilise ainsi les techniques, il fait appel aux savoir-faire existants, et il pousse à leurs développements : par la construction d'enceintes et remparts pour la défense, par la recherche des moyens de transports les mieux adaptés, etc. Mais l'utilisable n'est pas l'utile – ou du moins l'excède largement. De ce fait, pas plus que l'économie politique ne se réduit à la rareté du temps et des ressources, l'urbanisme ne peut être ramené au problème de la rareté de l'espace ou des moyens humains mobilisables. Si l'urbanisme ne se réduit ni à la gestion de la place, ni à celle de la rareté, c'est qu'avant d'être l'art d'aménager, l'urbanisme est en effet *l'art d'imaginer*. Aussi les éléments significatifs sont-ils la place accordée à la célébration des dieux, aux événements politiques et à la vie économique.

L'évolution de la prise en compte de ces facteurs, en différents lieux et à différentes époques, nous paraît pouvoir être saisie à travers quatre éléments. Un : comment se réalise l'insertion de la ville dans la nature et le paysage ? Quel est le rôle des enceintes ? La ville est-elle close sur elle-même ou ouverte ? Deux : quelle est la nature des monuments et quel est leur rapport à la ville, c'est à dire notamment l'espace public qu'ils génèrent ? Trois : quel est le type de plan (en quadrillage, dit aussi en damier, ou bien radioconcentrique, etc.) ? Quatre : comment se répartissent les volumes construits ? (tours, immeubles collés ou pas aux autres, maisons basses...).

L'acte même de fondation des villes est au carrefour du politique, de l'économique, du religieux. L'implantation d'une ville obéit en général à des critères géographiques de « défendabilité », possibilité de défendre le site. Mais la ville est aussi le lieu où vont se valoriser par l'échange les productions des campagnes. Sa situation nécessite donc de bonnes communications. Ces exigences, qui sont celles du commerce, ne se rencontrent que rarement avec celles de la défense (à quelques exceptions près comme Constantinople). La ville est le lieu où le pouvoir se dispute et se discute, elle doit de ce fait avoir une certaine autonomie par rapport à son environnement, c'est à dire intégrer dans une certaine mesure stockages, terrains agricoles et d'élevage. Les lieux du sacré doivent être protégés des violations, tout en étant ouverts à une pratique de masse, et refléter la place respective accordée par la religion à la nature, aux dieux et aux hommes. Ainsi, en Mésopotamie, c'est la ville, dont le terrain est précieux, qui est divisée en propriétés, tandis que la campagne est administrée collectivement et vouée à la divinité. Les lieux de culte des cités sumériennes et babyloniennes sont généralement à l'intérieur de l'enceinte de la ville. Ces lieux bénéficient ainsi de la protection des remparts.

En Grèce, les lieux de culte sont regroupés dans la partie de la ville qui, en cas de guerre, est censée être prise la dernière : l'Acropolis. Ce souci de protection s'explique dans la mesure où les villes antiques sont souvent des villes-Etats. La civilisation de la Grèce se distingue nettement des civilisations égyptiennes et mésopotamiennes par l'inclusion de ses villes dans le paysage naturel. « Les cités antiques, comme toutes les villes ayant grandi peu à peu, avaient été bâties sans plan. Leurs rues suivaient des chemins de vachers, serpentaient et tournoyaient. Le visiteur contemporain s'en fera une idée en se promenant dans le vieux quartier de Plaka, au nord de l'Acropole, dans l'Athènes actuelle. »¹ La ville doit contenir assez de territoire pour être défendable et autonome, par exemple en cas de siège. Les lieux escarpés sont ainsi privilégiés par Aristote comme emplacement des villes².

Selon l'expression de Leonardo Bénévolo, la ville est « une portion de nature transformée selon un projet humain »³. On peut y voir la

¹ Donald Kagan, *Périclès. La naissance de la démocratie*, texto-Taillandier, 2011.

² *Politique*, VII, 2.

³ *Histoire de la ville*, Parenthèses, 1983.